

TANT PIS...

Le projectile de trois cent cinquante kilos tomba à quinze mètres du 508^{ème} bataillon d'infanterie.

D'abord il y eut le sifflement caractéristique et angoissant de la bombe qui tombe sur vous.

Ensuite la nuit s'illumina durant un bref instant. Un flash énorme, éblouissant, fascinant, donnant à la forêt un côté fantastique et effrayant le temps d'un battement de cil avant que les ténèbres ne reprennent leurs droits.

Puis, presque instantanément le tonnerre déchira le silence, un bruit assourdissant à vous crever les tympans, un bruit tellement fort que vous ne vous entendiez pas crier.

En même temps la terre trembla et explosa, ouvrant une gueule béante prête à vous avaler comme un ogre monstrueux.

Le sol fût déchiré et labouré en profondeur comme si un sanglier gigantesque était passé par là.

La panique avait pris le commandement de la section, les soldats criaient et courraient dans tous les sens. Les officiers présents et encore vivants faisaient de leur mieux pour remettre de l'ordre parmi les jeunes militaires affolés.

Le soldat René Lamard était au sol. Il n'osait pas bouger, il avait l'impression que le temps s'était arrêté. Collé face contre terre, il percevait une forte odeur de moisi, de champignons et d'humus. Il essaya

de tourner les yeux sans bouger la tête, histoire de faire le point sur sa situation. Il distinguait des ombres qui courraient en tout sens.

Devant ses yeux un petit objet rectangulaire et brillant à moitié enseveli attira son attention.

« Tiens, un zipo se dit-il, quelqu'un a perdu son briquet, je vais le lui ramener, il sera sûrement content de le retrouver ! »

Une pensée étonnante dans un moment pareil se dit-il, mais plus rien n'avait vraiment de sens en ce moment ! »

Il ramassa le zipo et le rangea dans sa poche ventrale puis se releva lentement. Il était couvert de terre, de branches, de feuilles et de...sang !

Il était blessé, il fallait trouver la blessure et se faire soigner, arrêter l'hémorragie, vite !

- Merde, j'ai été touché hurla-t-il.

Il avait l'impression de parler dans une balle de coton. Il ne s'entendait plus ! L'explosion lui avait peut-être crevé les tympans !

C'était la panique la plus totale, aucun obus n'aurait dû leur tomber dessus, pas ici en tout cas, à moins que les grosses huiles planquées sur les lignes arrières ne se soit trompées pensa-t-il.

Toujours pas de blessure, merde, il avait les mains pleines de sang.

- Maurice, Maurice hurla René aide-moi, putain je pisse le sang...Maurice ?

Il comprit tout de suite, ce sang n'était pas le sien mais celui de son ami Maurice. Il se pencha vers ce qui restait de son ami et ne pu que constater l'horreur.

Un éclat de l'obus l'avait littéralement coupé en deux. Ses yeux étaient grand ouverts, René les lui ferma en serrant sa tête contre sa poitrine.

- Putain Maurice, qu'est-ce que t'as foutu ? Pourquoi tu m'as fait ce coup là ? Merde. Faut que je me barre Maurice, tu connais le capitaine, si je ne suis pas au rapport je vais me faire engueuler. Un fou rire nerveux le secoua, il caressa les cheveux de son camarade puis lui reposa doucement la tête par terre.

- On va revenir te chercher Maurice, on ne te laissera pas là, ok ?

Les yeux pleins de larmes, il ramassa les munitions éparpillées qu'il mit dans sa besace et se releva pour rejoindre les autres soldats qui continuaient de courir derrière le capitaine qui tentait de regrouper ses hommes à travers la forêt. René courrait sans se soucier des branches qui lui flagellaient le visage. Il ne les sentait pas. Il fallait faire vite, le bruit sourd des bombardiers se rapprochait. D'autres obus n'allaient pas tarder de pleuvoir du ciel. Ses poumons étaient en feu, il pleurait en pensant à Maurice, son seul ami dans la vie comme dans cette guerre.

« Maurice est mort répétait-il sans cesse, Maurice est mort ! »

Deux kilomètres plus loin il s'effondra de douleur. Il avait l'impression que ses poumons allaient exploser. Les hommes s'étaient regroupés et soignaient les blessés. Le capitaine et les officiers faisaient le point sur la situation.

- Bordel ! Au moins soixante morts d'un coup hurla le capitaine, une véritable boucherie ! Et ce n'est pas

fini ! Vous entendez les avions qui arrivent ? On est dans un guêpier sans nom, il faut se remettre en route pour rejoindre le 601^{ème} bataillon de blindés, c'est notre seule chance !

- Capitaine, ils sont à dix huit kilomètres au nord-est, on a des blessés graves et...

- Je sais sergent, je sais ! Nous n'avons pas le choix, alors fabriquez des civières, nous partons dans quinze minutes, relevez la position du massacre et communiquez-la à l'infirmierie qui viendra récupérer nos morts demain ! Allez sergent !

- A vos ordres capitaine !

Le sergent disparu dans la nuit et donna des ordres. Un groupe de soldats coupait des branches et les rapportait vers un autre groupe, dont faisait parti René Lamard, pour qu'il les lie de façon à en faire des civières de fortune. René reliait les branches entre elles comme un robot, il n'avait plus peur, il n'était presque plus vivant. Le soldat à côté de lui le tira de son cauchemar.

- Ho René, ça va ?

- Ouais !

- Et ton pote ?

- Il est resté là-bas.

- Désolé mec !

- Merci !

René était entré en guerre comme dans la vie. Seul ! Trouvé sur les marches d'une église dans un cabas, il avait été élevé dans un orphelinat de la région. Ni battu ni aimé, il avait grandi en marge des autres

enfants. A quinze ans, il était parti travailler dans une ferme des alentours. Il travaillait dur la journée et les soirs d'hiver, il lisait des livres que les curés de l'orphelinat lui apportaient de temps en temps.

L'été, il s'allongeait dans un pré pour regarder les étoiles. Elles le fascinaient.

« Que peut-il y avoir là haut se demandait-t-il ? »

Un jour, le propriétaire de la ferme embaucha un autre garçon, Maurice. Pour la première fois de sa vie René connu l'amitié. Ils ne se quittaient plus. René réussit même à donner le virus des étoiles à Maurice. Ils n'en finissaient pas d'élaborer des histoires concernant le ciel et ses étoiles.

La vie coulait tranquillement son cours jusqu'au jour où un certain Adolph Hitler déclara la guerre au monde entier. Pour Maurice et René tout cela n'avait pas de sens, mais quand les gendarmes se présentèrent à la ferme un matin de février, tout cela fût très concret malheureusement.

Le fermier leur donna à chacun quelques billets et une bible. Il leur dit que, dès que cette guerre serait finie, ils pourraient revenir, qu'ils seraient toujours les bienvenus. La femme du fermier pleura en les embrassant puis courut à l'intérieur de la ferme.

René et son ami se retrouvèrent en guerre et puis dans cette forêt où Maurice avait décidé de ne pas aller plus loin.

Les civières de fortune étaient prêtes. On y coucha les blessés et le reste du 508ème bataillon d'infanterie se mit en route en direction du nord-est.

Les Bombardiers ennemis se rapprochaient, le bruit de leurs moteurs se faisait plus bruyant, semblable à d'énormes bourdons menaçants.

René tirait un brancard avec un autre soldat dont il avait déjà oublié le nom. Il forçait en avançant dans le noir épais de la forêt. Il ne pensait qu'à Maurice et à la ferme. Il retournerait dans la ferme pour finir ses jours ! Voilà une pensée qui le faisait tenir ! Retourner à la ferme ! Vivant !

Ils marchèrent quatre éprouvants kilomètres avant que le capitaine fasse passer l'ordre dans la colonne de faire une pause de cinq minutes. Epuisé René posa la civière par terre et s'effondra au pied d'un arbre.

Les bombardiers se rapprochaient encore. Tout le monde savait qu'ils n'auraient pas le temps de rejoindre le 601ème avant d'être bombardé à nouveau, mais tout le monde faisait mine de le croire. Admettre le contraire eu été fatal pour le moral de tous.

Appuyé contre l'arbre René fouilla dans sa poche et examina le Zipo. Ce briquet était bizarre, impossible de l'ouvrir. Il chercha quelques inscriptions lui permettant d'identifier le propriétaire, mais l'objet était aussi lisse et froid que le verre, de plus avec l'obscurité, René n'y vit rien de spécial.

Le général sortit René de sa rêverie en ordonnant le départ de la colonne. Les Bombardiers se rapprochaient dangereusement. Ce n'était plus qu'une question de minutes avant que le bataillon ne soit à nouveau bombardé. Tout le monde se remit en marche dans la nuit noire de la forêt.

Le bataillon n'eut pas le temps de se mettre à couvert lorsque les bombardiers ennemis déversèrent leurs bombes !

A nouveau l'enfer se déchaîna. René essaya de mettre le blessé qu'il transportait à l'abri puis se mit à courir à son tour pour trouver un endroit où se cacher.

Deux hommes cavalaient à une dizaine de mètres devant lui quand la bombe explosa. Il vit les deux soldats projetés en l'air comme des marionnettes désarticulées. Continuant sa course folle, il ne les vit pas retomber car un brouillard légèrement bleuté l'entourait. Il continua de courir droit devant lorsque une deuxième explosion se produisit sur sa gauche. Ses camarades tombaient les uns après les autres ou par groupes entiers. Des cris et des hurlements s'élevaient de partout. René lui, continuait de courir au hasard. Il était en sueur et terrorisé mais toujours en vie.

« Bon dieu, se dit-il, qu'est-ce qu'ils foutent dans ces bombes pour dégager un brouillard bleu ? »

Les explosions s'enchaînaient et René continuait de courir, passant miraculeusement au travers de chaque impact. Il courut jusqu'à ce que ses jambes donnent leur démission et s'écroula dans une clairière légèrement éclairée par la lune. Il n'entendait plus ni explosions ni cris, juste un léger bourdonnement qui devait être celui des bombardiers qui s'éloignaient.

« J'en suis sorti vivant se dit-il ! »

Il avait couru des kilomètres sans se soucier de sa direction et ne savait pas où il se trouvait ni où se trouvait sa section et les survivants.

Il resta un moment allongé dans l'herbe humide avant de s'asseoir pour boire un peu d'eau. Il était complètement perdu. Il décida de repartir vers ce qu'il pensait être l'endroit d'où il venait. Il marcha une dizaine de minutes sans rien entendre de particulier, rien qui lui aurait permis de retrouver sa section. Traversant un petit chemin forestier, il perçut des voix dans le lointain. L'espoir lui revint, il accéléra le pas et se dirigea vers les voix.

« Bon dieu, ça a du être une hécatombe pensa-t-il, combien ont survécu ? »

Plus il marchait, plus le bruit des voix se faisait fort. Cela lui confirma qu'il était dans la bonne direction. Il distingua quelques lumières à travers les arbres.

« Les survivants ont du établir un camp provisoire se dit-il ! »

Il pressa le pas. Plus que quelques mètres et il serait parmi les siens, lorsqu'une forte lumière blanche l'aveugla.

Quelqu'un parla fort, mais René ne comprit pas ce qu'on lui disait. Il reconnu immédiatement cette langue : de l'allemand ! Il venait de se faire prendre, il avait du courir dans la mauvaise direction.

Il essaya de répondre à l'homme qui venait de lui crier dessus mais pour toute réponse un canon de fusil se posa sur son ventre.

Les hommes parlaient entre eux et poussait René vers le campement qu'il avait aperçu quelques minutes plus tôt. Un rire nerveux le secoua. Il avait échappé à ce terrible bombardement pour finir prisonnier ! Quelle ironie du sort !

A quelques dizaine de mètres du camp Allemand René pris une folle décision. Il se mit à courir entre les arbres pour tenter de s'échapper. Avec la nuit et la forêt il pensait pouvoir s'en sortir. Surpris par cette soudaine attitude, les soldats crièrent et se lancèrent à sa poursuite. Des faisceaux de lampes torches balayaient la forêt et René qui courrait à perdre haleine entendit le bruit caractéristique des mitrailleuses cracheuses de plombs mortels. Quelque chose le toucha à l'épaule et dans le dos. Un brouillard bleuté l'enveloppa. Il perdit l'équilibre, tomba tête la première contre un arbre et perdit connaissance.

Rattrapé par ses poursuivants, un soldat Allemand sortit son pistolet et lui tira une balle dans la nuque. Puis, laissant René pour mort, le devoir accompli, ils retournèrent vers leur campement.

Lorsque René se réveilla il faisait jour. Le soleil éclairait la forêt et projetait des rayons entre les branches des arbres. René se redressa et regarda en direction de l'endroit du campement Allemand. Plus personne, tous partis. Il était tout seul au milieu de nul part.

Il essaya de se rappeler les événements de la nuit jusqu'à sa chute. Le bombardement, la course effrénée, la clairière, les Allemands, la fuite les tirs et encore ce brouillard bleuté ! Il avait cru sentir les balles le toucher. Il avait chuté et après,...Le noir total.

« Je devrais être mort se dit-il ! »

Il avait mal au crane et son estomac faisait un bruit d'évier. Il fouilla ses poches pour y trouver un biscuit de ration et tomba sur le Zipo. Il avait complètement oublié ce briquet. La dernière fois qu'il l'avait observé c'était la nuit dernière. Peut-être qu'en plein jour il pourrait découvrir à qui il appartenait.

« Mais qu'est-ce que c'est que ça se demanda René ? Ce n'est pas un briquet ! »

L'objet rectangulaire semblait dégager une douce chaleur. Il le retourna et constata qu'il y avait des inscriptions sur le côté. Des sortes de hiéroglyphes de couleur noire.

« Tiens, c'est étrange, j'aurais juré qu'il n'y avait rien d'inscrit dessus hier soir pensa-t-il ! Peu importe ce que c'est, se sera mon porte bonheur dit-il à haute voix ! »

Il remit l'objet dans sa poche ventrale et ouvrit une petite boîte de ration de survie.

Après avoir mangé rapidement sa ration et bu une bonne rasade d'eau de sa gourde, René se remit en marche dans l'espoir de retrouver son bataillon.

Il marcha pendant des heures en pleine forêt et finit par retrouver un survivant de son bataillon qui avait été blessé à la jambe. René lui fabriqua une attelle et une béquille de fortune puis l'aida à se mettre debout. Ensemble ils marchèrent encore trois heures avant de tomber sur un groupe de soldats de leur régiment. Ils retrouvèrent le campement provisoire de leur section. Des tentes avaient été dressées pour étendre les blessés. René aida son compagnon de voyage à

s'étendre sur un lit improvisé et se dirigea vers la tente de commandement. Il entra et se présenta :

- Soldat René Lamard au rapport mon lieutenant.

Le lieutenant qui regardait des cartes avec d'autres officiers releva la tête :

- Lamard, vous vous en êtes sorti ? Félicitation mon garçon, ça a été une sacrée bon dieu de nuit ! Quatre vingt pour cent du bataillon y ait resté ! Les renforts arrivent, trop tard comme toujours ! Allez-vous reposer un peu soldat et présentez-vous au caporal Dubois qui vous donnera les ordres à suivre. Rompez Soldat !

- A vos ordres lieutenant.

René sortit de la tente et se dirigea vers le réfectoire improvisé pour y manger quelque chose de chaud et boire du café.

Plus loin, d'autres soldats mouchoir sur le nez, ramassaient des corps qu'ils roulaient dans des couvertures kaki et entreposaient dans un camion qui les suivait en roulant au pas.

La guerre continua et René la termina avec les honneurs. Il ne fut jamais blessé lors des assauts de leur section ou des bombardements ennemis. Ses camarades le surnommèrent « Le chanceux » et il devint très vite la mascotte du bataillon.

Une fois libéré de ses obligations militaires, René retourna comme il l'avait juré à la ferme. Le paysan et sa femme l'accueillirent comme leur propre fils. Ils pleurèrent la mort de Maurice qu'ils firent enterrer

dans le petit cimetière du village. Il se remit au travail et construisit de ses propres mains sa maison sur un terrain que le fermier lui donna. Quelques années plus tard il se maria avec une fille du village voisin. On fit une grande fête. Il n'eut pas la chance d'avoir des enfants, les médecins diagnostiquèrent une stérilité peu commune. « Les suites de la guerre lui dirent-ils ! »

Un jour une lettre arriva à la ferme. Elle disait que les anciens du 508^{ème} bataillon d'infanterie se réunissaient pour un repas du souvenir. La lettre contenait un billet d'avion pour René.

L'avion décolla mais s'écrasa quelques minutes après. Il n'y eut qu'un survivant : René Lamard, miraculeusement rescapé de la catastrophe. Les témoins racontèrent qu'une étrange brume bleutée enveloppait René lorsqu'on le découvrit dans les décombres.

René fut interviewé par toutes les télévisions du monde. Il raconta qu'il possédait un porte bonheur qu'il avait trouvé pendant la guerre dans une forêt un soir de bombardement ! Que depuis cette triste époque il ne le quittait plus. Il leur précisa qu'à son avis cet objet devait venir des étoiles !

Il passait pour un doux dingue que le crash avait perturbé. Les médias l'oublièrent très vite pour couvrir d'autres histoires encore plus folles.

René leur répondit simplement :

« Si vous ne me croyez pas, ce n'est pas grave ! Moi je sais que c'est un cadeau des étoiles. Tant pis ! »

René vécu jusqu'à l'âge de cent vingt-cinq ans sans jamais avoir eu la moindre maladie ou le moindre rhume. Il s'endormit un soir pour ne pas se réveiller. On l'enterra dans le petit cimetière du village à côté de son ami Maurice et de sa femme morte quarante ans plus tôt. Etendu dans son cercueil, dans la poche de son beau costume de mariage, un petit objet rectangulaire ayant la taille d'un Zippo dégageait une faible lueur bleuté.

Sellig